

« Nombres et symboles dans nos églises »

Conférences données par Charles JOBERT

dans le cadre des activités

de l'association Églises Ouverte en Eure-et-Loir,

les 19 novembre 2015 et 21 avril 2016,

À la Visitation à Chartres et à la salle paroissiale d'Illiers-Combray



« Les cieux proclament la gloire de Dieu

Le firmament raconte l'ouvrage de ses mains

Le jour au jour en livre le récit

Et la nuit à la nuit en donne connaissance

Pas de parole en ce récit, pas de voix qui s'entende

Mais sur toute la terre en parait le message

Et la nouvelle, jusqu'aux limites du monde »

(Psaume 18 a)

Le psalmiste a tout dit, il n'y a rien à ajouter, il suffit de regarder. Pourtant les hommes malgré leurs lunettes astronomiques, et leurs télescopes, leurs loupes et leurs microscopes, ne voient rien. Les hommes demeurent plongés dans la cécité donnant raison au prophète Jérémie qui écrit « *Ils ont des yeux et ne voient point* » et le Christ d'ajouter parlant de ceux qui le suivaient sans comprendre « *Ils regardent sans regarder* »

Pour savoir regarder écoutons saint Benoît qui dans le prologue de sa règle nous demande d'ouvrir les yeux à la lumière divine, comme il nous disait quelques phrases auparavant de tendre l'oreille de notre cœur. Regardons l'univers qui nous entoure avec les yeux du cœur et l'écaille tombera de nos yeux.

Revenons à l'enseignement des Pères de l'Église qui voyaient dans la création toute entière la pensée de Dieu, l'empreinte laissée par son amour, comme le potier laisse la trace de ses doigts dans l'argile. Tout notre patrimoine religieux a été façonné par des hommes à qui on a appris à observer non pas avec les yeux de la chair, mais avec les yeux de la foi.

L'homme moderne est en quelque sorte un aveugle qui ne sait plus voir et donc comprendre les images créées par ses ancêtres, car son savoir trouve sa source uniquement dans l'observation de l'enveloppe matérielle et extérieure des choses. Pour remédier à cet aveuglement il nous faut faire un retour en arrière et remonter le cours du temps, nous placer avec humilité dans la compagnie des artistes et des artisans qui ont réalisé les églises, les vitraux, les fresques, les sculptures, les tableaux ou les enluminures que nous pouvons encore admirer.

Consultons tout d'abord saint Augustin qui écrit que « *les nombres sont des pensées de Dieu* ». Il laisse entendre que chaque chiffre a « *sa signification providentielle* ». Il écrit dans le *liberio arbitrio* « *que la sagesse divine se reconnaît aux nombres imprimés en toutes choses* ». Dès lors les nombres que l'on rencontre régulièrement dans la Bible ne sont pas là par hasard, les auteurs des livres de l'ancien et du nouveau testament les ont employés à dessein et qui sait les comprendre entre dans le plan divin. Ne soyons donc pas surpris de retrouver si souvent le 3, le 4, le 12 et le 24 le 7 et aussi le 40. Ils sont des clefs, il suffira de les manier en utilisant le bon code pour ouvrir les portes de l'harmonie universelle.

LE UN EST PERFECTION. Le un est l'unité même de Dieu. Un seul Dieu caractérise le christianisme qualifié pour cette raison de religion monothéiste. Un seul Dieu en trois personnes distinctes mais de même substance.

Le un est le but de la perfection, l'objectif spirituel du moine. L'étymologie même du mot ne renvoie t-elle pas à la racine grecque *monos* c'est-à-dire celui qui est un avec le Seigneur, celui qui suit la voie de sa réunification intérieure brisée par le péché diviseur.

Le un est la perfection de la tunique sans couture du Christ, qui ne saurait être partagée, image de l'unité de l'Église qui ne saurait être divisée. Image de la Jérusalem céleste où tout-ensemble ne fait qu'un. Cette image ne vaut-elle pas pour nos églises de pierre, de brique ou de bois, de béton ou de ciment ? Où tout est conçu pour que tout s'unisse afin de ne faire qu'un, pour mieux tenir debout et résister aux bourrasques et aux intempéries qui ruinent l'unité et provoquent la dispersion. Construction où chaque élément voûte, mur,

contrefort et arc-boutant participe pour sa part à la stabilité de l'ensemble faisant ainsi de l'église bâtiment l'image de l'Eglise corps du Christ telle que saint Paul l'a définie dans son épître aux Ephésiens « il y a un seul corps et un seul esprit, un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et père de tous »

SI LE UN EST UNION LE DEUX EST DIVISION

Si l'unité doit être recherchée comme un bien, la dualité doit être combattue comme un mal, car l'opposition de deux principes antagonistes aboutit au combat du bien contre le mal représenté si souvent sur les murs de nos cathédrales sous l'aspect d'une lutte entre deux guerriers, deux monstres ou deux animaux. Pour Tertullien l'âme du chrétien est un champ de bataille où s'affrontent le bien et le mal, le théâtre d'un combat intérieur entre les vertus et les vices. C'est pourquoi les vertus sont représentées sous les traits de soldats et de vierges guerrières coiffés de casques et vêtus de cote de maille et d'armure, se protégeant d'un bouclier et armés d'une épée. C'est ainsi équipées qu'on peut les voir dans les voussures des églises romanes de Saintonge ou du Poitou, de Parthenay, de Melle ou d'Aulnay, inscrites dans les cadres de pierre des portails des cathédrales de Sens, de Chartres ou d'Amiens. Ces personnages ont été empruntés au poème de Prudence, écrivain du IV^e s qui met en scène des soldats défiant les vices en combats singuliers. Tout d'abord représentés dans les mystères joués sur le parvis des églises avant d'être sculptés dans la pierre. A la représentation du combat cher aux artistes romans, succéda dans l'iconographie gothique, celle de la vertu victorieuse ayant déposé les armes siégeant au-dessus des vices vaincus comme à la cathédrale de Chartres ou montrant des femmes foulant aux pieds des hommes hurlant de rage et d'humiliation, comme dans les voussures du portail central de l'église Saint Pierre de Dreux réalisées au début du XVI^e s.

La division entraîne l'opposition de deux principes contraires, les exemples sont légion dans notre univers :

Le bon et le mauvais, le bien et le mal déjà évoqués, mais aussi pour ce qui concerne plus spécialement notre propos, l'ombre et la lumière, la nuit et le jour symbolisés dans nos églises par la lune et le soleil fréquemment sculptés sur la voussure de bois du sanctuaire comme à l'église de Chérisy pour évoquer la rencontre des deux astres éclipsant la lumière et faire régner les ténèbres au moment de la mort du Christ.

Le deux peut également symboliser la COMPLEMENTARITE. L'on peut citer à ce propos l'ancien et le nouveau Testament ou encore la synagogue et l'Eglise représentées à la cathédrale de Strasbourg sous les traits de deux femmes, la première les yeux voilés refusant de voir la lumière apportée par le Christ, la seconde armée de la croix par laquelle le Christ a vaincu la mort. Toujours dans cette idée de complémentarité : la vie active et la vie contemplative, *l'ora et labora* des moines d'Occident, illustrées admirablement aux voussures du portail septentrional de la cathédrale de Chartres sous la forme de jeunes femmes s'adonnant à la prière ou aux travaux domestiques, lisant, méditant ou contemplant d'une part, peignant, lavant, filant de l'autre. Merveilleuse parabole de pierre exprimant l'équilibre de vie vers lequel doit tendre le chrétien tout à la fois Marthe et Marie.

LE TROIS nous enseigne saint Augustin SYMBOLISE LE DIVIN enraciné dans le dogme de la très sainte Trinité. Le trois est l'expression chiffrée de ce mystère selon lequel Dieu est à la fois un et trois, une seule substance mais **trois personnes** unies dans la synergie de l'amour. Comment représenter matériellement une réalité aussi abstraite ? Les artistes du moyen-âge y parvinrent de manière bien naïve en mettant en scène un Père barbu trônant dans les cieux, parfois coiffé d'une anachronique tiare, portant dans ses mains la croix sur laquelle est cloué son fils, alors que de sa bouche semble s'échapper une colombe symbolisant l'Esprit.

Les pères du concile de Trente soucieux de rectitude théologique et pourfendeurs d'iconographie équivoque condamnèrent ces représentations ambiguës au relent de polythéisme. Qui, mieux que le simple triangle équilatéral pouvait pour eux le mieux traduire cette égalité des personnes divines ? Ses **trois côtés égaux, ses trois angles égaux**, sa fermeture sur lui-même exprime l'égalité des personnes, leur unique substance et la synergie de l'amour qui les unit ; sa base large et sa pointe dirigée vers le ciel, le passage de la terre au ciel, de la mort à la vie. Référence aux **trois jours passés par Jonas** dans le ventre de la baleine, elle-même préfiguration des **trois jours passés par le Christ** dans la nuit du tombeau. Trois, toujours trois, temps de l'épreuve, temps initiatique qui transforme l'obscurité en lumière, la mort en vie, l'échec en victoire. C'est ce triangle parfait qui rayonne dans la gloire d'or du retable de la chapelle royale du palais de Louis XIV à Versailles, mais aussi dans d'autres sanctuaires plus modestes peints sur le simple bois des tabernacles réalisés au XVIII^e siècle.

Le trois focalise le regard du chrétien vers le Dieu trois fois saint vers lequel il chemine par la voie des TROIS VERTUS THEOLOGALES, par les **trois chemins** de la Foi, de l'Espérance et de la Charité ; d'ailleurs ne sera-t-il pas au terme du pèlerinage terrestre accueilli par les **trois patriarches** qui l'introduiront au paradis ? Les artistes le lui rappelleront en plaçant sous son regard leurs figures sur les murs des églises, les vitraux des fenêtres ou le bois des stalles. Dès l'antiquité elles furent conçues comme de chastes jeunes femmes, belles, simples, héroïques. Pour que tout un chacun puisse les reconnaître les artistes les munirent d'attributs aptes à les identifier, mais qui peuvent varier selon l'église où elles sont placées. La Foi est

représentée à Paris avec une croix, à Chartres avec un calice, et à Amiens avec les deux à la fois. La Foi est donc pour les hommes de ce temps avant tout la croyance dans la vertu du sacrifice du Christ mort sur la croix, mais aussi et surtout la foi dans la perpétuité du sacrifice renouvelé quotidiennement sur l'autel. Pierre Lombard, dans son livre sur les sentences définit l'Espérance comme « l'attente certaine de la gloire future que produisent la grâce à venir et les mérites antérieurs » c'est pourquoi à Paris, Amiens et Chartres, l'Espérance lève au ciel un regard assuré et tend la main vers une couronne, symbole de la gloire future. Plus tard l'ancre de marine s'imposera comme l'attribut exclusif de l'Espérance par référence à la lettre de saint Paul aux Hébreux « Nous avons cette espérance comme une ancre pour l'âme ferme et sûre ». La Charité est pour saint Paul la reine des vertus. Pour l'homme médiéval elle se manifeste avant tout par l'aumône, c'est pourquoi à Chartres, à Amiens, au vitrail d'Auxerre et de Lyon la Charité est une femme qui se dépouille de son manteau pour le donner à un pauvre. Allusion iconographique sans doute à la charité de saint Martin, épisode emblématique s'il en fut de l'amour du prochain. A Paris elle porte simplement un écusson orné d'une brebis, touchant symbole de l'oubli de soi.

Mais ce rapport du chiffre TROIS AU DIVIN est-il traduit concrètement dans nos églises ? Et comment l'est-il ? Par la liturgie tout d'abord. Au commencement de la messe le fidèle se signera au nom du Père, du Fils et de l'Esprit, puis il se frappera trois fois la poitrine en signe de pénitence, ensuite il implorera par trois fois la pitié du Seigneur, chantera par trois fois la sainteté du Dieu de l'univers, enfin il priera à trois reprises l'agneau immolé d'avoir pitié de lui et de lui donner la paix. Le rite du baptême prévoit la **triple effusion d'eau** sur la tête du baptisé alors que le prêtre prononce « Je te baptise au nom du Père, du Fils et du saint Esprit » cette pratique n'est que le reflet de l'ancienne coutume qui consistait à plonger le néophyte dans l'eau baptismale à trois reprises, rappelant ainsi que par le baptême le chrétien meurt avec le Christ pour ressusciter avec lui à une vie nouvelle, après les trois jours passés dans l'obscurité du tombeau.

Le prêtre quant à lui renouvelle le sacrifice du Christ sur un autel revêtu de **trois nappes** dont la première porte le nom de corporal car elle est en contact direct avec le corps du Christ présent dans le pain et le vin consacrés. L'autel lui-même est fréquemment dressé sur **trois marches** au-dessus du sol du chœur l'élevant ainsi de la terre vers le ciel.

Dans la construction de nos églises c'est à la sainte Trinité que nous renvoient les **trois baies** éclairant les chevets plats des chœurs et des pignons des transepts, les trois **parties successives de l'édifice** : narthex, nef et sanctuaire, traçant de la sorte un chemin initiatique conduisant le chrétien de la vie temporelle à la vie éternelle, mais aussi les **trois portails** percés dans les façades donnant accès aux **trois espaces** que sont, la nef et les deux collatéraux et pourquoi pas l'élévation fréquente dans l'architecture romane et gothique se déclinant verticalement en **trois niveaux** : arcades, tribunes et fenêtres hautes, qui sont autant de degrés élevant le regard du chrétien vers le ciel.

Si le trois par le triangle qui le représente indique par sa pointe le monde spirituel, les **quatre côtés du carré** solidement campé sur la terre expriment le monde temporel. Le trois est le ciel, le quatre la terre, le trois le divin, le quatre l'humain, le trois l'esprit, le quatre la matière. Saint Augustin écrit que le CHIFFRE QUATRE SYMBOLISE LE CORPS ET AVEC LUI LA MATIERE.

Le récit de la Genèse rapporte qu'un fleuve sortait d'Eden pour arroser le jardin et qu'il se divisait en **quatre bras** plaçant ainsi l'homme au sein d'une géographie cosmique où les **quatre fleuves** délimitent **quatre pays** et s'écoulent vers quatre directions indiquant les **quatre points cardinaux**. L'homme est de la sorte muni d'un carnet de route, d'une carte de géographie spirituelle où l'église jouera le rôle d'une véritable boussole. Une boussole qui n'indique pas le nord mais l'est, car jusqu'au XVI^e siècle toutes les églises latines seront dirigées vers l'orient et c'est la raison pour laquelle on les qualifie d'orientées. Elles donnaient au chrétien le cap de toute son existence orientée vers la vie éternelle. L'église bâtiment de pierres ouvrait toutes grandes les baies de son chevet aux premiers rayons du soleil levant, sortant des ténèbres de la nuit comme le Christ se levant de l'obscurité du tombeau irradié de la gloire de sa résurrection dans le lumineux matin de Pâques. L'Écriture elle-même ne nous dit-elle pas que le Christ à la fin des temps reviendra de l'Orient ?

L'église posée comme une boussole au sein de la cité des hommes leur indique les quatre points cardinaux et en fait ressortir la symbolique grâce aux images dont l'ont doté les clercs et les artistes. Le nord, là où les murs ne sont jamais directement éclairés par la lumière du soleil est consacré aux scènes de l'ancien testament, époque où les hommes étaient encore plongés dans l'ombre. Le sud tout au contraire baigné de la lumière solaire se voit réserver les scènes de la vie du Christ, lumière venue éclairer le monde et se peuple de toute une litanie de saints et de saintes reflétant sa lumière. L'ouest quant à lui, là où le soleil disparaît chaque soir, lieu de la fin du jour est tout naturellement orné de la représentation de la fin des temps. C'est au portail ouest de nos cathédrales qu'est figuré le plus souvent le spectacle effrayant du jugement dernier où le Christ apparaît dans toute sa gloire escorté des anges, entouré des apôtres, trônant devant les morts sortant de leurs tombeaux pour aller vers le paradis ou l'enfer. Cette vision décrite par saint Matthieu a

inspiré les œuvres parmi les plus impressionnantes de l'art chrétien, comme les tympans de Conques et d'Autun, de Moissac et de Beaulieu, des cathédrales de Paris, de Chartres, de Bourges, de Bordeaux ou d'Amiens.

Nous voyons une fois de plus comment les artistes ont su sous la conduite de leurs commanditaires les évêques, les chanoines et les curés façonner les églises comme des miroirs théologiques reflétant pour l'instruction des fidèles les vérités de la Révélation sous la forme d'images destinées à leur transmettre la Connaissance.

Pour ne pas être désorienté dans son voyage terrestre et se conduire pieusement dans la société le chrétien devra s'aider des **quatre vertus cardinales** et sera donc appelé à pratiquer la prudence, la justice, la force et la tempérance. Pour lui rappeler ses devoirs l'on placera sous ses yeux ces grandes figures de pierre, de bois ou de verre portant l'attribut symbolisant la vertu qu'elles représentent. La prudence avec son serpent et son miroir, la force casque sur la tête et l'épée à la main, la justice portant une balance aux deux plateaux bien équilibrés, la tempérance munie comme à la cathédrale de Nantes d'une horloge ou transvasant vin et eau dans deux récipients, ainsi qu'on l'a figurée à La Rochelle.

Afin de s'instruire et diriger sa vie sur la voie du salut le chrétien aura recours aux **quatre évangélistes** qui lui enseignent la bonne nouvelle et aux **quatre pères de l'église** qui la lui commentent ; qui sont comme les pendants des **quatre grands prophètes** de la première alliance. Remarquons cette répétition du chiffre quatre à plusieurs moments du temps, à ce curieux parallélisme entre le temps de la première alliance, le temps du nouveau testament et le temps de l'Eglise, représentés respectivement par les quatre grands prophètes ; Isaïe, Moïse, Jérémie et Daniel, les quatre évangélistes, Matthieu, Marc, Luc et Jean, les quatre docteurs de l'Eglise latine ; Augustin, Jérôme, Ambroise et Grégoire le Grand et les quatre docteurs de l'Eglise d'orient ; Athanase d'Alexandrie, Basile de Césarée, Grégoire de Naziance et Jean Chrysostome.

Les théologiens et les pasteurs ont aimé ces parallélismes, ils ont usé à profusion de ce mode de pensée basé sur la théorie selon laquelle les événements de l'ancien testament ne sont que la préfiguration de ceux qui se sont déroulés dans le nouveau, comme si les actions du Christ avaient dévoilés en quelque sorte le mystère caché dans les événements passés. Il en est de même des grands personnages que sont les prophètes, les évangélistes et les docteurs, le plus bel exemple en est assurément les grandes figures qui se dressent dans les verrières de la rosace sud de la cathédrale de Chartres où l'on voit les quatre grands prophètes portant sur leurs épaules des petits enfants qui ne sont autres que les évangélistes. Le maître verrier a su traduire avec audace et talent la métaphore imaginée par Bernard de Chartres « Nous sommes comme des nains assis sur des épaules de géants ». Autre métaphore, celle sculptée par Claus Sluter au puits de Moïse de la chartreuse de Champol à Dijon, où les quatre grands prophètes servent de support au calvaire pour dresser haut dans le ciel l'image du Christ agonisant sur la croix dont ils ont annoncé la passion et la mort.

Sur les voies de la numérogie chrétienne il faut faire très attention car un symbole peut en cacher un autre. Nous en aurons une savante illustration avec le tétramorphe, ce mot bien compliqué signifie étymologiquement tout simplement les quatre figures. Ce terme d'origine grecque est utilisé pour désigner les **quatre vivants** vus par le prophète Ezéchiel, **quatre créatures ailées** ayant chacune une face d'homme, une face de taureau, une face de lion et une face d'aigle. Saint Jérôme eut l'idée de rapprocher ces quatre morphologies humaines et animales des **quatre évangélistes**. En voici la raison :

Saint Matthieu a pour attribut l'homme car son évangile débute par la généalogie humaine du Christ. Le taureau, l'animal sacrifié sur les autels symbolise saint Luc car au début de son récit il met en scène le prêtre Zacharie chargé de présenter le sacrifice dans le temple. Le lion représente saint Marc qui dès les premières lignes de son évangile parle de la voix qui crie dans le désert, on pourrait traduire rugit dans le désert, comme le roi des animaux. Saint Jean enfin est comparé à l'aigle tant son récit nous porte vers les plus élevées réalités spirituelles, comme l'aigle monte vers les hauteurs inaccessibles du ciel.

Les commentateurs ont voulu voir dans les quatre vivants d'autres symboliques. Tout d'abord les **quatre âges de la vie du Christ**, son incarnation dans la chair figurée par l'homme, son sacrifice représenté par le taureau animal offert sur l'autel, sa résurrection figurée par le lion, car l'on croyait au moyen-âge que les petits lionceaux paraissaient comme morts les trois jours suivant leur naissance avant de reprendre vigueur, enfin son ascension semblable au vol de l'aigle vers la profondeur des nues, mais aussi les **quatre attitudes du chrétien** qui comme homme est un animal raisonnable et doit agir selon la raison ; se sacrifier comme le taureau en offrant sa vie au Seigneur, avoir la force du lion pour vaincre le mal et le regard perçant de l'aigle pour pénétrer les saints mystères.

Nous pouvons conclure de cet exemple que le sens du symbole peut être pluriel et renfermer plusieurs significations successives, un peu comme ces poupées russes s'emboîtant les unes dans les autres.

Dans un mode apparemment plus profane les symboles numériques se renvoient constamment les uns aux autres dans un jeu de miroirs parfois étourdissant : les **quatre saisons** et les **quatre points cardinaux**, les

quatre éléments et les **quatre complexions** de l'homme, les **quatre moments du jour** et les **quatre genres poétiques** admirablement illustrés dans le programme des statues, créées par Charles Lebrun pour orner le parterre d'eau du parc de Versailles.

Le quatre est à la fois, terre et corps, chemin et matière, solidement enraciné dans le sol, il sert parfois d'escabeau pour grimper vers le ciel. Voyez ces puissants carrés de transept qui dans les églises limousines ou normandes portent ces hautes tours-lanternes lancées hardiment vers l'azur du ciel pour aller capter la lumière et la répandre largement dans l'église, en chasser l'obscurité et éclairer l'assemblée des chrétiens, fils et témoins de la Lumière.

En additionnant le 3 et le 4 l'on obtient 7, en substituant le symbole au nombre c'est-à-dire divin + humain on obtient l'union de deux natures, le corps enrichi par l'esprit ou l'esprit fécondant la matière, en un mot nous parvenons à l'harmonie originelle telle qu'elle est sortie des mains du créateur qui plaça l'homme au sommet et au centre de son œuvre. LE SEPT EXPRIME L'HARMONIE ET LE RAPPORT HARMONIEUX DE L'HOMME A L'UNIVERS. L'harmonie même de la création et du cosmos où gravitent autour du soleil **sept planètes**, qui se virent attribuer le patronage des **sept jours de la semaine** et reçurent le pouvoir de gouverner la destinée des hommes tout au long des **sept âges de la vie**. C'est ainsi que les poètes se sont plu à imaginer que sept fils invisibles rattachent l'homme à l'ensemble des choses.

En créant le monde en **sept jours** Dieu a voulu donner à l'homme une ponctuation du temps qui doit le conduire par étapes jusqu'aux biens spirituels.

Le chrétien a voulu lui rendre grâce pour tous ses bienfaits en le louant **sept fois par jour** comme l'y invite le psaume 118 : « 7 fois chaque jour, je te loue pour tes justes décisions » **Sept offices** vont ainsi ponctuer la journée du moine : Laudes, prime, tierce, sexte, none, vêpres et complies. Sept, toujours sept, ce chiffre revient obsessionnellement pour symboliser la continuité du temps, ombre de l'éternité. Les hommes ont voulu calquer leur temporalité sur la création divine en divisant la semaine en **sept jours**, le premier étant le dies dominicus ; le jour du Seigneur célébrant la résurrection du Christ, inaugurant un âge nouveau.

Le chiffre sept est donc une somme, le résultat de l'addition du trois et du quatre. Le divin venant féconder l'humain symbolise en quelque sorte la déification progressive de l'homme, illustration même de la formule de saint Irénée « le verbe s'est fait homme afin que l'homme en entrant en communion avec lui devienne fils de Dieu » ou encore comme l'écrit de manière plus concise saint Athanase « le fils de Dieu s'est fait homme pour nous faire Dieu »

Le chiffre sept est celui de l'harmonie retrouvée et marque ainsi toute la destinée du chrétien. Ce petit plus, ce grand avantage, cette puissante surélévation que vient procurer Dieu en venant habiter sa créature tout en lui conservant toute sa liberté, c'est bien entendu la grâce. L'homme obtient la grâce nécessaire à la pratique des **sept vertus** en adressant à son créateur les **sept demandes du Notre Père**. Les **sept sacrements** le soutiennent sur son chemin de conversion et l'empêchent de succomber aux **sept péchés capitaux**, de même que les **sept dons de l'Esprit** viennent l'aider à mener une vie qui le rapproche de Dieu. Ces sept dons de l'Esprit nous les voyons fondre littéralement sur la tête de l'enfant Jésus sous la forme de sept colombes sur le vitrail représentant l'arbre de Jessé à la façade de la cathédrale de Chartres ; magistrale traduction de la prophétie d'Isaïe « un rameau sortira de la tige de Jessé, père de David, un rejeton jaillira de ses racines. Sur lui reposera l'Esprit du Seigneur : esprit de sagesse, de discernement, de science, de conseil et de force, de connaissance et de crainte de Dieu ».

Les clercs n'ont pas craint de faire représenter sur les murs des églises les profanes **sept arts libéraux** car ils soutiennent l'homme dans sa recherche de la vérité et lui permettent d'acquérir le savoir. Nous retrouvons dans ces sept arts la répartition entre le trois et le quatre telle qu'elle a été imaginée par Martianus Capella ; le trivium rassemblant les disciplines littéraires : grammaire, dialectique et rhétorique et le quadrivium composé des arts scientifiques : arithmétique, géométrie, astronomie et musique. De grands penseurs chrétiens comme Thomas d'Aquin n'ont pas hésité à écrire que la raison de l'homme bien que blessée par le péché n'en était pas moins capable d'atteindre à une certaine connaissance de Dieu et de son dessein sur l'humanité. Cette théorie optimiste était enseignée dans les plus illustres écoles cathédrales comme Paris, Laon, Reims, Auxerre ou Chartres. Un écolâtre de Chartres précisément un certain Thierry écrivit un traité sur les sept arts libéraux intitulé tout naturellement l'heptateuque. De cet ouvrage au portail royal de la cathédrale il n'y a qu'un pas que nous franchirons pour regarder les voussures du portail gauche dans lesquelles sont sculptées de petites figurines représentant les sept arts libéraux accompagnées du savant le plus représentatif de chacun d'eux. Emile Mâle s'est appliqué à identifier chacun de ces antiques savants, il a cru pouvoir reconnaître Donat avec la grammaire, Cicéron figurant la rhétorique, Aristote avec la dialectique, Ptolémée et l'astronomie, Boèce accompagnant l'arithmétique, Euclide en compagnie de la géométrie et Pythagore représentant la musique. Attardons-nous sur la musique pour remarquer la manière pittoresque dont elle est représentée, sous l'aspect d'une jeune femme frappant des clochettes à l'aide d'un

petit maillet, mais aussi et surtout pour rappeler que cet art est par excellence celui de l'harmonie ; le chiffre sept exprimant l'harmonie il était tout naturel que la partition musicale fut divisée en **sept notes**. C'est ce que réalisa au XI^e siècle le moine Guido d'Arezzo. Pour cela il donna aux degrés de son hexacorde les noms de ut, ré, mi, fa, sol, la, si qui sont les premières syllabes de chaque demi vers de l'hymne chantée pour la solennité de la naissance de saint Jean Baptiste le 24 juin de chaque année au solstice d'été.

Nous n'en avons pas fini avec le sept, car nous ne pouvons omettre sa présence quasi lancinante dans l'Apocalypse de saint Jean. Le visionnaire révèle qu'il vit **sept candélabres d'or** et dans la main droite du Seigneur, **sept étoiles** et qu'il entendit une voix lui disant « Quant au mystère des sept étoiles que tu as vues dans ma main droite et des sept candélabres la voici : les sept étoiles sont les anges des **sept églises** et les sept candélabres les sept églises » Le livre renfermant les mystères que seul l'agneau immolé avait le pouvoir d'ouvrir était fermé par **sept sceaux**. La représentation de l'agneau de l'apocalypse couché sur le livre de la tranche de laquelle pendent **sept rubans scellés** de cire est un symbole eucharistique, très utilisé dans nos églises pour orner aussi bien la porte des tabernacles que le chaperon des chapes portées durant les processions du saint Sacrement.

Les scènes fantastiques de l'Apocalypse ont alimenté l'inspiration des artistes, l'œuvre la plus célèbre est sans nul doute la magistrale suite de tapisseries réalisée par Nicolas Bataille sur des cartons d'Hennequin de Bruges pour le duc René d'Anjou, conservée actuellement au château d'Angers. Un vitrail de la cathédrale de Bourges viendra illustrer notre propos grâce à la place qu'il donne au chiffre sept, on y voit en effet le Christ apparaissant tenant le livre aux sept sceaux, couronné de sept étoiles, debout devant les sept chandeliers, et accompagné de la Vierge et des apôtres recevant les sept dons de l'Esprit saint, entourés des **douze patriarches**. Cette œuvre nous offre le moyen de nous ménager une transition vers le chiffre 12.

Le 12 résultat de la multiplication du 4 par 3. Le 3 ajouté au 4 permet à l'homme nous l'avons vu d'atteindre l'harmonie personnelle, l'effet multiplicateur entrainera tout naturellement un accroissement de la fécondation de l'Esprit dans l'humain pour lui permettre de passer de l'individuel à l'universel. L'on peut en conclure que LE CHIFFRE DOUZE EST CELUI DE L'UNIVERSEL ET DE L'UNIVERSALITE.

L'universalité, des **douze tribus d'Israël** appelées par Dieu à peupler la terre promise, des **douze prophètes** de la première alliance choisis par Dieu pour annoncer la venue du Sauveur au peuple élu, des **douze sibylles** à qui Dieu confèrera la mission d'annoncer la venue de son fils au monde païen, l'universalité des **douze apôtres** élus par le Christ pour porter la bonne nouvelle au monde et rendre ainsi l'église « catholique » c'est à dire universelle. Vous constaterez que les termes, d'appelé, de choisi, d'élu reviennent à chaque reprise montrant ainsi que le chiffre DOUZE n'est pas seulement celui de l'universel mais aussi LE CHIFFRE DE L'ELECTION.

Nous retrouverons ici comme pour le quatre ou le sept toute une série de parallélismes si chers aux théologiens du moyen-âge et dont se sont montrés si friands les artistes. Tout d'abord comme nous venons de le dire une série de quatre correspondances, **douze tribus, douze prophètes, douze sibylles et douze apôtres**. Quatre temps, quatre cultures, quatre messages, quatre accroissements mais une seule volonté, celle d'étendre le salut à l'univers tout entier.

Les **douze petits prophètes** n'ont pas été qualifiés ainsi parce qu'ils ont moins d'autorité que leurs confrères, mais tout simplement à cause de la taille plus courte de leurs écrits. On les retrouve, conversant entre eux au portail principal de la basilique de Saint Jacques de Compostelle. Ils nous donnent rendez-vous sous les délicats dais de pierre de la cathédrale de Strasbourg, apparaissant comme de doctes professeurs donnant leur enseignement. Ils se présentent normalement dans l'ordre de leur venue dans l'histoire biblique ; Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahoum, Habacuc, Sophonie, Agée, Malachie et enfin Zacharie le père du Précurseur. La cathédrale d'Amiens possède la collection complète des seize prophètes, les quatre grands et les douze petits. Mais le plus souvent on se contenta d'en représenter seulement certains, choisis pour mieux s'intégrer au programme iconographique et pédagogique, comme à Chartres où Moïse, Zacharie, Daniel, et Jérémie sont disséminés entre les sculptures des portails et les verrières.

Maitres d'oeuvres et artistes furent plus rigoureux sans doute avec les apôtres qui s'alignent solennellement, formant comme une haie d'honneur dressée de part et d'autre des portails donnant accès aux nefs des cathédrales comme pour y accueillir les visiteurs. Reconnaisables à leurs attributs, instruments de leur martyr, croix, épée, couteau, scie, peignes de fer, ou les clefs à la main pour bien rappeler que Pierre est celui à qui le christ a donné le pouvoir de lier et de délier ou encore une équerre placée dans les doigts de Thomas, allusion au métier d'architecte qu'il exerça aux Indes. Ces disciples sont rayonnants de sainteté et de noblesse ils semblent refléter la figure du Christ en route pour la mission.

L'art est le reflet de l'écriture sainte comme nous venons de le constater, mais il est aussi le miroir de la liturgie. Les **douze apôtres** précisément nous en donneront un bon exemple au travers du rite de la dédicace des églises. Le rituel de cet office prévoit que l'évêque consécrateur marque de **douze croix** les piliers et les murs de l'église qu'il oint de saint chrême. Lors de la fête de l'anniversaire de la dédicace une

bougie est allumée devant chacune des croix de consécration. Les croix peintes en rouge et le plus souvent inscrites dans un cercle figurent les douze apôtres colonnes de l'Église et lumière portée au monde. Pour rendre ce message aussi parlant que possible pour les simples fidèles on plaça parfois au regard de ces croix chacun des apôtres. Tel est le cas dans la fameuse Sainte Chapelle du palais à Paris construite à l'initiative de saint Louis pour abriter la précieuse relique de la sainte couronne d'épines. Devant les douze colonnes de la nef se dresse la statue d'un apôtre portant à la main le disque renfermant la croix de consécration. Ce procédé fort didactique a été repris au XIXe siècle dans la basilique du Sacré Cœur de Montmartre sous la forme de mosaïques discoïdales représentant les apôtres. Bien plus modestement l'église de Villemeux près de Nogent le roi présente sur les murs du revers de la façade et de la nef, les apôtres peints à la fresque, disposés au-dessus des croix de consécration, il en était de même à la Chapelle-Forainvilliers avant leur quasi disparition.

Pour en revenir au Sacré cœur de Montmartre nous pouvons voir entourant l'apôtre une inscription qui est ni plus ni moins qu'un verset du symbole des apôtres. Nous sommes en présence de ce que la tradition a appelé le credo apostolique qui trouve sa source dans une légende développée au cours du IVe siècle et reprise par Ambroise de Milan, prétendant qu'avant de se disperser à travers le monde les douze se réunirent pour consigner leur foi dans un document unique collationnant l'apport de chacun. Par la suite Guillaume de Mende, évêque au XIIIe siècle attribua à chacun en particulier un des **douze articles de foi** contenu dans le symbole. Un peu plus tard, c'est-à-dire au XVe siècle des maîtres verriers et des sculpteurs réalisèrent des figures d'apôtres tenant un grand phylactère sur lequel était écrit le verset dont ils étaient les auteurs présumés. L'église de Beaumont le Roger dans le diocèse d'Evreux en présente un intéressant exemple dans une belle verrière du début du XVIe siècle, ainsi que la cathédrale du Mans. En Bretagne notamment à Sizin ou Plouévez, on peut les rencontrer dans l'ébrasement du porche de l'église sous la forme d'une série de hautes statues.

Le douze c'est aussi et surtout peut être pour les hommes, le nombre des **mois de l'année** et des signes du **zodiaque**. Il ne faut pas être étonné de trouver dans le lieu saint une représentation bien profane pour ne pas dire suspecte, s'agissant des signes astrologiques et renvoyant à des pratiques païennes. Ce serait se faire une idée bien erronée de la pensée chrétienne médiévale pour laquelle rien de ce qui existe n'échappe à Dieu, cœur et centre de toutes choses, créateur du monde visible et invisible. Comme l'écrit Emile Mâle, auteur d'un magnifique ouvrage sur l'iconographie chrétienne, « l'Église ne se fit pas scrupule d'emprunter au paganisme des images, mais elle les sanctifia en les intégrant dans la dogmatique chrétienne. Dès lors, la suite des mois ne rappela plus seulement le cycle des travaux des hommes, mais un cycle de prières et de fêtes, tout simplement un calendrier liturgique. Un calendrier placé sous le regard de Dieu qui rappelait aux fidèles qu'ils ne travaillaient pas sans espoir mais comme des collaborateurs associés à l'œuvre divine de la création ». Le clerc y voyait un moment du déroulement de la Rédemption, l'attente, l'incarnation, le sacrifice, la résurrection, la manifestation de l'Esprit. Le mystique quant à lui y contemplait le déroulement du temps qui vient de Dieu et se perd en lui. Tout ce corpus d'œuvres qui fait référence au fractionnement quasi arithmétique du temps, n'est que le rappel de l'année qui, avec ses **quatre saisons et ses douze mois, ses semaines de sept jours** et ses jours de vingt-quatre heures, sont une figure du Christ dont les **quatre membres** sont les **quatre évangiles** et les **quatre points cardinaux**.

Les cathédrales de Paris, de Chartres, de Reims et d'Amiens, mais aussi de simples églises telles, Rampillon ou Sémur en Auxois offrent des calendriers de pierre empreints d'une touchante poésie, reflets d'une société de paysans et d'artisans, d'hommes courbés vers la glèbe ou penchés vers leur labeur, l'homme de tous les temps, l'éternel Adam.

La présence de ces calendriers au sein des églises d'Occident appelle une remarque. Tous les calendriers ne commencent pas par le même signe du Zodiaque. A Saint Savin sur Gartempe dans la Vienne il débute par le bélier, alors qu'à Amiens il commence par le capricorne, comme à la cathédrale de Chartres. Par ailleurs les noms même des mois ne correspondent nullement à l'ordre calendaire, ainsi septembre n'est pas contrairement à son étymologie le septième mois de l'année, pas plus que novembre n'est le neuvième. Il y a deux mois de différence entre ce que laisserait supposer l'étymologie et l'ordre des mois. Cette anomalie est le résultat du déplacement de la date du premier jour de l'année. Le nom des mois est calqué sur une année débutant le 1^{er} mars ce qui était le cas dans de nombreuses provinces de l'ancienne France, alors que dans d'autres elle commençait le 1^{er} janvier, voire à Noël. Il faudra attendre 1564 et l'édit de Roussillon pour que le pouvoir royal mette fin à ces disparités et fixe pour tout le royaume au 1^{er} janvier le premier jour de l'année.

Revenons à l'ordre de la numérotation, un instant mis de côté pour envisager le SENS SYMBOLIQUE DU CINQ qui selon Augustin serait INITIATIQUE. L'évêque d'Hipone se livre à une savante exégèse du passage du premier livre de Samuel relatant le combat de David contre Goliath, il écrit que les **cinq pierres que prit David** pour lancer contre le géant représentent les **cinq livres de la loi de Moïse**, cette loi renferme les **dix**

préceptes appelés commandements de Dieu. La loi est donc figurée à la fois par le nombre cinq et son double le nombre dix. Voilà pourquoi poursuit Augustin « *David combat avec cinq pierres et chante en s'accompagnant d'un instrument à dix cordes* » Nous avons par cet extrait un exemple de la profondeur de pensée et de l'immense culture biblique des pères de l'Eglise fondées sur une approche spirituelle et contemplative de la parole de Dieu.

Le cinq bien que présent à plusieurs reprises dans les écritures, comme les **cinq pains** du miracle de la multiplication des pains, les **cinq portes** de la piscine de Bethesda, ou encore les **cinq sortes d'animaux** que Dieu demande à Abraham de lui sacrifier, n'eut qu'une faible influence sur l'iconographie de nos églises, à l'exception toutefois des **cinq plaies du Christ crucifié**, ces cinq plaies que l'on retrouve sous la forme des **cinq croix gravées** sur toutes les pierres d'autel. Elles sont réparties selon un ordre intangible, une au milieu et une à chaque angle, qu'il s'agisse de l'autel lui-même ou de la pierre carrée qui y sera insérée. Ces croix sont ointes de saint Chrême par l'évêque le jour de la consécration de l'autel, rappelant par ce rite que ce lieu est avant tout celui du renouvellement du sacrifice du Christ sur la croix, lui qui est l'OINT par excellence puisque son nom même de Christ vient de l'hébreu, qui signifie : Celui qui est oint.

Le SIX renvoie au nombre des jours de la CREATION ; Dieu créa le monde **en six jours** et le septième se reposa. Tout le labeur de l'homme se calquera sur le cycle de la création divine, c'est Dieu lui-même qui l'ordonnera dans le livre de l'Exode, tout d'abord au chapitre 20, « *Pendant six jours tu travailleras et tu feras tout ton ouvrage* » puis au chapitre 21, « *Lorsque que tu acquerras un esclave hébreu, son service durera six ans, la septième année il s'en ira, libre* » enfin au chapitre 23, « *Pendant six ans tu ensemenceras la terre et tu engrangeras le produit, mais la septième année tu la laisseras en jachère* » et quelques versets plus loin à nouveau « *pendant six jours tu accompliras tes travaux et tu en engrangeras le produit, et le septième jour tu chômeras afin que se reposent ton bœuf et ton âne* ». Cette répétition indique bien que le SIX EST LE CHIFFRE DU TRAVAIL et du labeur mais aussi celui d'une GESTATION, d'une genèse, d'une attente, d'un accomplissement, que ce soit la récolte, le terme de l'œuvre entreprise, le repos de l'ouvrier ou pour l'esclave la liberté.

Pour saint Augustin le SIX SYMBOLISE LA PERFECTION car Dieu créa le monde **en six jours** et une fois son œuvre terminée il vit qu'elle était bonne. Est-ce à cette notion de perfection de la création que l'on doit l'usage traditionnel de mettre **six chandeliers** sur l'autel, de part et d'autre de la croix ? Les **six cierges** qui y brûlent, symbolisent évidemment la vie divine en diffusant la lumière qui est la représentation symbolique du Christ venu apporter au monde la lumière qui éclaire, guide, et réchauffe les hommes plongés dans les ténèbres, mais aussi la lumière de la vérité envoyée par le Père pour restaurer l'harmonie originelle de sa création dévoyée par le péché. Nous revenons ici d'une certaine manière au six, chiffre de la Création. A ce propos remarquons la précision des rubriques qui exigent que les cierges brûlant sur l'autel soient de cire et non de suif ou de toute autre matière, car la cire fabriquée par l'abeille avec le suc des fleurs est l'emblème du corps sacré du Sauveur formé par l'Esprit saint de la plus pure et virgine substance de Marie. La lumière qu'elle projette en se consumant par le feu est l'image de la divinité du Christ devenu lumière du monde en se consumant par ses souffrances et par sa mort.

LE CHIFFRE HUIT EST CELUI DE LA VIE NOUVELLE en raison de sa position par rapport au sept qu'il suit et par conséquent complète. Le sept est le chiffre de l'harmonie du corps et de l'esprit, l'humain fécondé par la grâce qui le surélève sans le modifier. Le plus, qu'apporte le un, ajouté au sept est comparable à une avancée, à un bon qui lui permettra de franchir les limites de la vie terrestre pour atteindre les portes qui lui ouvrent la vie éternelle. Pour le chrétien ce bon dans la vie éternelle sera le sacrement du baptême par lequel il meurt avec le Christ pour ressusciter avec lui. Le symbole matériel de cet accès à la vie éternelle, de ce bon vers une vie nouvelle, réalisé par le baptême sera la forme **octogonale** donnée dès les temps les plus anciens aux baptistères et aux cuves baptismales.

Tout d'abord le baptistère, bâtiment qui se dressait primitivement à l'extérieur de l'église ; l'un des plus exemplaires est celui de la basilique du Latran qui fut le premier édifice expressément dédié en occident à la fonction baptismale et servit de modèle à ceux qui seront édifiés par la suite, comme à la cathédrale de Fréjus dans le Var, à Vénasque dans le comtat Venaissin, à Riez dans les Alpes-de-Haute-Provence ou à Poitiers, pour se limiter à la France. Avec l'abandon du baptistère construit hors-œuvre et son remplacement par des cuves placées à l'intérieur de l'église, la forme octogonale sera adoptée pour les fonts eux-mêmes, tout d'abord vastes et profonds comme à la cathédrale d'Aix en Provence lorsque le baptême était administré par immersion, puis réduits à la forme d'une simple vasque lorsque lui fut progressivement substitué le rite de l'intinction. Nombreuses sont nos églises qui possèdent des cuves baptismales octogonales, nous en avons découvert lors de nos promenades en Eure et Loir à Blévy ou à Serville. Parfois c'est le décor et non la forme qui adopte le Huit, nombreuses sont les vasques ornées de **huit arcatures**, ou décorées de **huit palmettes** ou de **huit rosaces**, voire cantonnées de **huit colonnettes** lui servant de support comme à Agnetz en Picardie.

Cette tradition n'est pas morte, l'art contemporain vient encore y puiser comme à une source d'eau vive traversant les âges, ainsi à Notre Dame du Raincy où l'architecte Eugène Perret dessina un baptistère octogonal dans cette église construite en 1922 considérée comme le manifeste de l'architecture religieuse contemporaine.

Plus significatif encore quant à l'idée de passage du terrestre au céleste sont **les tours octogonales** élevées sur le carré du transept, en passant du plan carré, symbole de la terre à l'octogone symbole de la vie éternelle grâce à un système de trompes ou de pendentifs, habilement logés dans les angles du carré elles nous introduisent dans la recreation de l'humanité réalisée par le Christ. Un exemple parmi tant d'autres pourrait être la tour lanterne qui domine la basilique de Paray-le-monial ou mieux encore celle de l'église d'Anzy le Duc dans le Brionnais où la forme octogonale de la tour s'accorde aux sculptures des chapiteaux et des clefs de voûte illustrant les quatre fleuves du paradis et les saintes femmes venues au tombeau le matin de Pâques.

Les sculpteurs jouèrent comme toujours à entrecroiser les symboles, à les multiplier, à les faire dialoguer ensemble dans de savants rébus jusqu'à nous en donner le tournis. Les moines de Cluny ont souhaité associer la tour centrale octogonale dominant leur immense abbatale aux **huit modes du chant grégorien** sculptés sur les chapiteaux, chacun des modes étant représenté par un ange musicien entouré d'une mandorle sur laquelle est gravée une inscription désignant le ton. Les huit modes grégoriens s'inscrivaient dans un ensemble parcourant ainsi tous les chapiteaux du chœur. Ce programme iconographique traduit l'harmonie du monde basée sur l'harmonie des sphères célestes décrites par Platon, en accord avec des représentations du symbolisme terrestre du quatre comme les **quatre saisons, les quatre arts libéraux et les quatre points cardinaux**.

L'harmonie n'est-elle pas aussi fusion ? Celle de plusieurs notes dans une musique unique, image elle-même du retour à l'unité originelle perdue par la fracture du péché. La liturgie qui se déroule dans le sanctuaire selon un rite savamment élaboré par saint Benoît dans sa règle, offre dans sa beauté un miroir de la création parfaite et harmonieuse telle qu'elle est sortie des mains de Dieu.

Trois fois trois donnent NEUF, c'est l'acclamation saluant les trois personnes de la sainte Trinité, l'hymne de gloire entonné par les anges, le sanctus qui éclate à chacune de nos messes. C'est pourquoi tout logiquement le NOMBRE NEUF EST CELUI DU CHŒUR DES ANGES. L'expert en angéologie que fut Denis l'aéropagite classe les esprits célestes en **neuf classes, réparties en trois degrés** s'éloignant progressivement de Dieu. Les anges sont en quelque sorte, l'échelle analogique liant les hommes à Dieu partant du plus corporel pour se terminer au plus spirituel. Au sommet de cette pyramide d'êtres intermédiaires entre Dieu qu'ils servent et les hommes qu'ils protègent se situent les séraphins, leur nom signifie chaleur et lumière car ils sont si proches de Dieu qu'ils sont enflammés par le feu vivant, qui s'est manifesté à Moïse dans le buisson ardent. Viennent ensuite les chérubins remplis de la science et de connaissance de Dieu, puis les trônes porteurs de la justice divine. Dans le deuxième degré Denis classe tout d'abord les dominations, chargées d'instruire et d'enseigner, les vertus qui donnent force et courage, enfin les puissances qui montrent le chemin de la foi et protègent du doute. Le dernier et troisième degré est composé des principautés, gardiennes des secrets divins, les archanges messagers de Dieu auprès des hommes, ce sont eux qui sont envoyés par Dieu pour apporter son message aux mortels, comme Gabriel chargé d'annoncer à Marie qu'elle sera mère, ou encore Raphaël envoyé à Tobie pour l'aider à aller vers Sarah afin de donner une descendance à Abraham. Enfin, les anges, les derniers dans la hiérarchie céleste pour être tout proches des humains, si proches que certains les gardent toute leur vie et les accompagnent sur le chemin de leur pèlerinage terrestre, on les nomme pour cela anges gardiens.

Dans le nombre de leurs ailes l'on retrouve un nouvel exemple de la numérologie sacrée, deux pour les anges, quatre pour les chérubins, mais six pour les séraphins placés immédiatement à côté du Père ; deux pour voler, deux pour se voiler la face et se protéger de la lumière aveuglante émanant de Dieu et deux pour protéger leurs pieds et atténuer le reflet de feu qui pourrait éblouir leurs voisins situés juste en-dessous d'eux dans la hiérarchie angélique.

Saint Thomas celui que l'on a justement surnommé le docteur angélique a crédité de sa haute autorité la thèse de Denis l'aéropagite. La liturgie l'a traduite dans ses rites en les citant dans la préface précédant le sanctus de la messe pour nous inviter à unir nos voix aux leurs « c'est par lui que les anges louent votre majesté, que les dominations l'adorent que les puissances la révèrent, que les cieus et les vertus des cieus, que les séraphins la célèbrent »

Des nuées d'anges se sont abattues sur nos églises, nos chapelles et nos cathédrales, du plus vaste sanctuaire au plus modeste des oratoires, formant une couronne de gloire autour du Christ siégeant sur son trône, accompagnant la Vierge et les saints, peuplant les voussures des portails, habitant les niches aménagées dans les murs de la maison de Dieu comme des maisons des hommes, dans les hauteurs inaccessibles des clochers ou voletant comme des papillons multicolores dans la lumière des vitraux. Sur la

voûte de la chapelle du palais Jacques Cœur à Bourges ils volent sur les voûtains, vêtus de longues aubes blanches, portant des phylactères à la main. Ils s'alignent impeccablement en procession sur les dossier des stalles de la cathédrale d'Albi, ils rient à tous les étages de la royale cathédrale des sacres. Au jugement dernier des cathédrales de Chartres, d'Amiens ou de Paris ils sont là, accoudés aux voussures comme sur un balcon pour assister au spectacle. Ils accourent de tous les lieux du ciel, pour apporter des palmes aux martyrs, des couronnes aux vierges, et au Christ les instruments de sa passion, insignes de sa royauté sur l'univers. Ils emportent la Vierge dans les nuées du ciel sculptés par Bridan dans la majesté du marbre de la cathédrale de Chartres ou taillés dans la rusticité du bois par l'auteur anonyme de la statue de l'humble église de Lévesville-la-Chenard.

Après avoir franchi les neuf degrés angéliques on accède au dixième celui des élus. Dix est le nombre du décalogue autrement les **dix commandements** donnés par Dieu à Moïse sur les hauteurs du mont Sinaï, mais c'est également nous le rappelle notre guide en numérologie, Augustin le nombre des cordes du psaltérion de David. David l'ancêtre du Christ représenté dans l'arbre de Jessé figurant dans beaucoup de nos sanctuaires, figure du chantre divin qui commande aux musiques célestes, magnifiquement revêtu des ornements royaux, le front ceint d'une couronne d'or sur la porte du buffet d'orgue de la chapelle royale du palais du roi soleil à Versailles.

LE DIX est le nombre qui permettra de récapituler ceux qui le précèdent, n'est-il pas en effet la somme des quatre premiers nombres $1+2+3+4 = 10$? dix, comme les **dix doigts** de la main, limite imposée par notre humaine anatomie, c'est pourquoi le dix représente précisément une limite sacrée à ne pas franchir et que nous interdirons de franchir en en restant là, en espérant que vous ne resterez pas sur votre faim, car après avoir dit beaucoup et peu de choses à la fois je n'ai fait qu'ouvrir des portes, montrer des pistes et peut-être ouvert imprudemment la boîte de pandore de la numérologie sacrée. Alors nous nous arrêterons là, mais pas sans avoir auparavant tiré la morale de tout cela, en deux points :

1°) Le chrétien dirige son regard au-delà des apparences. Il sait que le monde, le ciel, la terre, la nature qui l'entourent ne sont qu'une enveloppe matérielle qu'il convient de traverser pour aller avec l'aide de la révélation à la rencontre de la réalité véritable, le monde spirituel, la pensée d'un Dieu créateur qui déroule un plan, un plan de sauvetage comme aurait dit Charles Péguy, qui récapitule l'espace et le temps.

2°) La liturgie, les objets du culte, les églises et tout ce qu'elles contiennent constituent autant de messages adressés aux fidèles pour les conduire à la découverte de la Vérité, ils leur font la courte échelle pour leur permettre d'aller voir par-dessus le mur de la matérialité le jardin du bon Dieu. Laissons parler le livre de la sagesse :

« Vains par nature tous les hommes en qui se trouvait l'ignorance de Dieu, qui en partant des biens visibles, n'ont pas été capables de connaître Celui qui est, et qui en partant des œuvres n'ont pas reconnu l'artisan, qu'ils sachent que la grandeur et la beauté des créatures font par analogie contempler leur auteur »